

**SOUS LA DIRECTION DE
ANDREA BRAZZODURO, KEN DAIMARU ET FABIEN THÉOFILAKIS**

**FAIRE L'HISTOIRE DES VIOLENCES EN GUERRE
ANNETTE BECKER, UN ENGAGEMENT**

XX^e-XXI^e SIÈCLES

MAARTJE ABBENHUIS
STÉPHANE AUDOIN-ROUZEAU
KINGSLEY BAIRD
NICOLAS BEAUPRÉ
FABRICE BOUTHILLON
MARINE BRANLAND
ANDREA BRAZZODURO
PIERRE BURAGLIO
BRUNO CABANES
MATTEO CAPONI
SÉBASTIEN CARNEY
KEN DAIMARU
OCTAVE DEBARY
JULIETTE DENIS
LAURENT DORNEL
HÉLÈNE DUMAS
PAUL EMMANUEL
SARAH FISHMAN
CAROLINE FONTAINE
DOMINIQUE FOUCHARD
RAE FRANCES

NICOLAS GINSBURGER
BÉNÉDICTE GRAILLES
HAÏM KERN
ANOUCHE KUNTH
JAN LAMBERTZ
JEAN LEBRUN
CLAIRE MAINGON
STÉPHANE MICHONNEAU
NATACHA NISIC
PHILIP NORD
ANNE RASMUSSEN
HENRY ROUSSO
MATTEO STEFANORI
FABIEN THÉOFILAKIS
BRUCE SCATES
ALAIN SOUBIGOU
ALEXANDRE SUMPFF
ISABELLE VONÈCHE-CARDIA
JAY WINTER
LAURENCE VAN YPERSELE

Ouvrage publié avec le concours

du laboratoire Histoire des arts et des représentations (HAR) de l'université Paris-Nanterre,
du Centre d'histoire sociale des mondes contemporains (CHS – CNRS/Université de Paris 1
Panthéon-Sorbonne),
de la Maison française d'Oxford (CNRS),
de l'Institut de recherches historiques du Septentrion (université de Lille),
du Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale (CRCAO UMR 8155 –
CNRS/Collège de France/EPHE/université de Paris),
de l'unité de recherche Arts, civilisation et histoire de l'Europe (ARCHE – université de Strasbourg);

et avec la participation de

l'université d'Auckland,
l'université de Princeton University,
l'université de Houston.

Ce livre est publié dans le cadre du programme des éditions Créaphis
soutenu par la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Créaphis en Charlotte et Railroad
Conception graphique et maquette : CREAPHIS
Révision-correction : CREAPHIS
Réalisation : Aude Garnier
Direction de la publication : Claire Reverchon

CREAPHIS : Claire Reverchon, Pierre Gaudin, Aude Garnier

Ce livre de la collection **Silex**
a été imprimé par Laballery (France) en novembre 2021
N° d'impression : 111269
Dépôt légal : quatrième trimestre 2021

JAN LAMBERTZ

EXCURSION SUR LE CHAMP DE BATAILLE : LES CIMETIÈRES JUIFS ALLEMANDS SOUS LE RÉGIME NAZI

TRADUCTION DE NADIA GABRIEL

Le projet « 2 146 Pierres – Monument contre le racisme / le monument invisible » met en terre les noms de plus de deux mille cimetières juifs allemands d'avant 1933 sous une grande place de la ville de Sarrebruck. Avec l'aide de communautés juives de toute l'Allemagne, l'artiste conceptuel Jochen Gerz et des étudiants en art ont inventorié tous les emplacements des cimetières. Ils ont ensuite choisi d'installer des pavés, chacun marqué d'un de ces noms, sur la place située devant le palais de la ville, aujourd'hui siège du gouvernement régional¹. Le site est un lieu central dans l'histoire du régime nazi et de sa brutalité, le palais ayant servi de bureaux locaux à la Gestapo, qui y avait aussi des cellules de prison². Le groupe rassemblant Gerz et ses étudiants a d'abord œuvré dans le secret et de nuit, profitant de l'obscurité pour remplacer les pavés en place par les leurs, marqués du nom des cimetières, chacun prenant la place exacte de son prédécesseur, face gravée contre terre³. Le projet, qui s'est déroulé entre 1990 et 1993, a finalement été rendu public et

1. Jacqueline Lichtenstein et Gérard Wajcman, « Interview mit Jochen Gerz » in Jochen Gerz (éd.), *2146 Steine. Mahnmal gegen Rassismus Saarbrücken*, Stuttgart, Verlag Gerd Hatje, 1993, p. 8. Les citations de langues anglaise et allemande sont les nôtres sauf si indication contraire. Je remercie Nadine Blumer, Marion Kaplan, et Jürgen Matthäus pour leurs commentaires assurés. Les opinions exprimées ici sont les miennes et ne reflètent pas nécessairement celles du United States Holocaust Memorial Museum (USHMM), Washington, D.C.
2. Lieselotte Kugler, « Menschen verstummen, Steine reden immer... » in J. Gerz (éd.), *2146 Steine...*, *ibid.*, p. 175. Pour la documentation sur les activités de la Gestapo dans la ville, voir USHMM, RG-43.166, series 52_004313_00194-00203.
3. Les noms mêmes des cimetières juifs en Allemagne évoquent peu puisqu'en général, ils reprennent simplement celui de la communauté, la ville ou le quartier où ils se trouvent.

officiellement approuvé, même si, comble de l'ironie, le produit fini ne peut être vu et la surface de la place ressemble en tout point à ce qu'elle était avant l'installation⁴. Et c'est justement là l'intérêt : l'invisibilité, l'absence. Comme dans d'autres de ses œuvres, l'exploration de l'invisible est au cœur même de la vision de Gerz : « C'est-à-dire davantage des limites de ce qui peut être représenté que du sujet apparent. »⁵

Dans une série de travaux lumineux sur les monuments aux morts, Annette Becker nous demande de nous interroger sur les morts et les disparus de deux guerres mondiales sur le sol européen et observe leur « présence » dans nos espaces publics, dans notre art : parfois vus et adulés, parfois camouflés et invisibles. Elle a fait l'éloge de Gerz pour avoir créé une sorte de malaise vis-à-vis du monument. En effet, les travaux provocateurs de l'artiste nous poussent à revoir la relation entre l'art, le souvenir et l'oubli, ainsi que la difficulté de montrer la violence de la guerre et les violences extrêmes⁶. Comme Becker et ses collègues l'ont souligné, « les différents "anti-monuments" de Jochen Gerz visent, eux, toujours, à faire prendre conscience des difficultés de la mémoire, de ce passé qui ne passe pas à force de ne pas passer et, pour lui, à force d'être ressassé sans être réapproprié⁷ ». Il est incontestable que le projet de Sarrebruck nous entraîne dans les « difficultés de la mémoire ». Mais est-ce suffisant ?

Les pavés de Gerz se trouvent bien loin des premières formes de monuments aux morts que Becker inspecte et photographie assidûment. Le projet déroge radicalement au contre-monument tellement cité que Gerz et sa partenaire Esther Shalev-Gerz ont conçu dans le quartier Harburg, à Hambourg (1986-1993), où une colonne se dérochant petit à petit à la vue mettait en valeur la distance grandissante entre ses visiteurs et les événements de la Shoah. Par ailleurs, le projet de Sarrebruck crée un défi plus radical que les pavés de Gunter Demnig (les *Stolpersteine*, « pierres d'achoppement »), qui sont autant d'hommages aux juifs déportés et assassinés⁸. Installées sur les trottoirs le

4. J. Lichtenstein et G. Wajcman, « Interview mit Jochen Gerz », p. 9.

5. J. Gerz, « Montrer les violences de la guerre : partage du non-vécu (paroles de témoin) » in Annette Becker et Octave Debary (éd.), *Montrer les violences extrêmes. Théoriser, créer, historiciser, muséographier*, Créaphis, 2012, p. 131.

6. Annette Becker, « Traces and Tombs: Ghosts of the Great War » in Kingsley Baird (éd.), *Tomb, Historial de la Grande Guerre de Péronne*, 2013, p. 14.

7. A. Becker et O. Debary, « Jochen Gerz et la parole maudite » in A. Becker et O. Debary (éd.), *Montrer les violences extrêmes, op. cit.*, p. 125.

8. L'allemand *Stolperstein* a le même double sens qu'en français : pierre d'achoppement et, plus littéralement, pierre sur laquelle on trébuche. Nous avons opté ici pour la traduction plus abstraite.

long des anciennes habitations de victimes d'Allemagne et d'Europe à partir de 1996, les *Stolpersteine* sont marquées du nom de chaque individu et des détails relatifs à leur persécution. On peut les considérer comme « amonumentales », ou comme des contre-monuments elles aussi : de taille bien plus modeste que des pierres tombales, elles remplissent une partie du paysage résidentiel et non des concessions de cimetières⁹. Intrinsèquement, les morts ont acquis le droit au seuil d'une maison. Par contraste, le travail « invisible » de Gerz et ses étudiants à Sarrebruck rappelle de manière plus abstraite le meurtre et l'exil violents de la population juive et de ses institutions¹⁰.

Dans le catalogue qui accompagne l'œuvre, on nous assure que les pavés de Sarrebruck *sont bien* un monument pour la Shoah. L'un des étudiants explique :

On ne peut pas et on ne doit pas comprendre le mémorial, de même qu'on ne peut pas comprendre la Shoah. [...] Le mémorial est conçu de sorte qu'il ne peut apparaître que dans la tête des gens et non dans le regard du spectateur¹¹.

Et Gerz d'ajouter :

[Ce travail] se fonde sur les cimetières juifs, soit une métaphore pour quelque chose d'assez ordinaire. Pour les morts « les plus normaux ». [...] Un cimetière signifie aussi qu'il y a quelqu'un à la maison. [...] Il semblerait que ce soit le seul usage possible d'un cimetière. [...] Les 2 146 cimetières nous font penser aux disparus, qu'ils y soient enterrés ou non, et d'autant plus lorsqu'ils n'y sont pas¹².

Le raisonnement est-il fondé ? Est-ce qu'un tapis de pavés commémoratifs invisibles, unis et ordonnés parvient à nous connecter aux « disparus », ceux qui ne sont pas enterrés là ? Dans l'abstrait, le monument à face cachée constitue bien un rappel pénible de la disparition de la population et des institutions juives dans toute l'Allemagne. Mais en tant que commentaire sur la *production* historiquement complexe de cette disparition, cette invisibilité et cette amnésie sont-elles suffisantes ? Comment établissent-elles une connexion entre nous et la violence qui a englouti tant de cimetières juifs de la période nazie ?

9. Ces pierres n'ont pas été acceptées de la même manière partout. Il y a quelques années, Munich a d'abord interdit les pavés, certains membres de la communauté juive ayant vivement condamné ces pavés qui selon eux discréditaient les victimes. Voir par exemple « Holocaust Memorial Projects Clash in Munich », *Jerusalem Post*, 31 mai 2016.

10. Sur les effets involontaires du monument et sa tentative de détourner le travail de mémoire de sa structure pour le rendre au touriste, voir Brett Kaplan, *Unwanted Beauty: Aesthetic Pleasure in Holocaust Representation*, Urbana, University of Illinois Press, 2007, p. 161-163.

11. Voir « Stellungnahme der Studenten » in J. Gerz (éd.), *2146 Steine...*, *op. cit.*, p. 150-151 (Daniel Funke).

12. J. Lichtenstein et G. Wajcman, « Interview mit Jochen Gerz », *op. cit.*, p. 12.

Démembrement et destruction

Que sait-on des cimetières juifs d'Allemagne ? Peu après la fin de la guerre, des organisations juives commencent à répertorier ceux qui ont survécu, puis des historiens prennent le relais, notamment à l'échelle locale et régionale¹³. Adolf Diamant, chroniqueur assidu des persécutions contre les juifs en Saxe et à Francfort-sur-le-Main au cours du nazisme, a produit une importante liste de ces sites quand le groupe de Sarrebruck a commencé son projet¹⁴. Un autre spécialiste de la culture et de l'histoire juives, Helmut Eschwege, avait entamé une étude similaire avec sa maison d'édition d'alors juste avant la dissolution de la RDA¹⁵. Dans une analyse convaincante de 2002, l'historien Andreas Wirsching examine le statut changeant de quelque 1 700 cimetières juifs allemands sous le régime nazi. Tout en reconnaissant que nombre d'entre eux ont subi d'importantes dégradations, il explore les raisons pour lesquelles tant de ces lieux ont survécu d'une manière ou d'une autre, alors même que les résidents juifs, émigrés ou déportés, disparaissaient. « De fait, pourquoi y avait-il encore tant de cimetières juifs en Allemagne après 1945 ?¹⁶ » Les règlements administratifs d'avant 1933 concernant les cimetières allemands ont continué à s'appliquer aux cimetières juifs, empêchant leur fermeture ou leur vente. Le régime central avait choisi de ne pas adopter de dispositif juridique dans le Reich qui aurait pu faciliter la confiscation ou l'achat par des municipalités ou des parties prenantes privées. S'il existait quelques nuances d'une région à l'autre, les villes allemandes souhaitant acquérir un cimetière juif n'avaient en général pas leur mot à dire, et ce jusqu'au début des années 1940. Et même alors, de nombreuses questions juridiques demeuraient sans réponse, notamment, où enterrer les juifs du Reich encore présents ? Les obstacles aux ventes forcées et aux fermetures ont ainsi persisté dans de nombreux endroits¹⁷.

13. Le catalogue qui accompagne l'exposition sur le monument, édité par Gerz, liste la totalité des noms. En 1952, une commission du Zentralrat der Juden in Deutschland a entrepris une étude des cimetières encore existants cette année-là. Voir Andreas Wirsching, « Jüdische Friedhöfe in Deutschland 1933-1957 », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte* 50, n° 1 (2002), p. 1-40.

14. Adolf Diamant, *Jüdische Friedhöfe in Deutschland – eine Bestandsaufnahme*, Frankfurt a.M., publié à compte d'auteur, 1982 ; A. Diamant, *Geschändete jüdische Friedhöfe in Deutschland 1945 bis 1999*, Potsdam, Verlag für Berlin-Brandenburg, 2000.

15. Helmut Eschwege, *Fremd unter meinesgleichen. Erinnerungen eines Dresdner Juden*, Berlin, Ch. Links, 1991, p. 264-72.

16. A. Wirsching, « Jüdische Friedhöfe... », art. cit., p. 2.

17. *Ibid.*, p. 2-31.

Plus récemment, le groupe de recherche « Alemannia Judaica » a mis en place un vaste projet pour reconstituer l'histoire des cimetières juifs d'Allemagne et d'ailleurs. Comme Wirsching, Alemannia Judaica ont constaté que nombre d'entre eux ont survécu au nazisme, sont relativement intacts et continuent à être utilisés dans leur fonction première, malgré une réduction drastique de leurs usagers. Il n'en reste pas moins que, comme le soulignent ces chercheurs, de nombreux autres cimetières ont été violemment ébranlés au cours des années de terreur. Dans son étude des enquêtes d'après-guerre sur les crimes contre les biens à l'époque du nazisme, l'historienne Edith Raim, spécialiste de ces questions juridiques, vient corroborer l'authenticité de ces violences contre les cimetières juifs allemands. Quant aux dégâts causés par le vandalisme, ils servaient souvent de prétexte à raser et convertir des pans entiers de sites¹⁸.

C'est au cours des pogroms de novembre 1938 que les pillages et le vandalisme contre les cimetières juifs allemands commencent vraiment. À Ingolstadt, Mannheim et Stavenhagen, des groupes de membres de la SA mettent le feu à des morgues et autres bâtiments destinés à la préparation des morts avant l'enterrement, ou les font exploser. Des pierres tombales sont renversées ou fracassées. Dans tout le Reich, des non-juifs se mettent à profaner locaux et tombes pour leur propre profit. On vend des corbillards, on abat des arbres pour en vendre le bois, on enlève les sépultures pour les vendre comme matériel de construction ou bien, comme à Fürth, à des maçons. Ainsi, bien longtemps avant la création du monument de Sarrebruck, la pierre se trouve éparpillée dans les villes et villages d'Allemagne, saisie pour d'autres chantiers. Dans les petites municipalités, des maires cupides s'approprient les pierres tombales pour daller leurs jardins et leurs patios, comme dans ce bourg près de Göttingen où elles « sont acquises par le chef local nazi qui utilise les *matsevo* [pierres tombales en hébreu] pour construire une partie de sa clôture », comme le rapporte un enquêteur pour l'organisation Jewish Cultural Reconstruction, Inc. après-guerre¹⁹.

Certains cimetières sont reconvertis en sites de stockage. Il semble que la ville de Bamberg ait loué la *Tahara-Haus* du sien à la compagnie Bosch

18. Les incidents cités sont majoritairement tirés d'Edith Raim, *Nazi Crimes against Jews and German Post-War Justice. The West German Judicial System during Allied Occupation (1945-1949)*, Oldenburg, de Gruyter, 2015, p. 179-185 et www.alemannia-judaica.de/juedische_friedhoeefe.htm (consulté le 13 janv. 2018).

19. Rapport confidentiel de M. Bernstein, Library Investigator de l'organisation Jewish Cultural Reconstruction, Inc. [NY], sept.-oct. 1949, résumé en anglais du texte en yiddish, Wiener Holocaust Library, collection 561, extrait. Cf. aussi E. Raim, *Nazi Crimes...*, *op. cit.*, p. 182.

pour qu'elle y entrepose le métal. D'autres sont convertis en casses et en décharges pour les gravats après des bombardements (à Anklam, sur la côte baltique), voire, à une occasion, pour une carcasse de cheval²⁰. Leurs frontières disparaissent aussi : dans de nombreux cimetières juifs d'Allemagne et d'Autriche, les portails et les barrières métalliques sont abattus, « récoltés » pour la collecte de ferraille ou pour les casseurs. On va jusqu'à décrocher les lettres en fer forgé sur les pierres tombales. « Dès que les grilles tombent, les vanes se trouvent grandes ouvertes », conclut Edith Raim²¹. En 1942, à Hettenleidelheim, à l'ouest de Mannheim, le vieux cimetière est converti en parcelles de terrain à cultiver. Un autre devient un pâturage pour les moutons et, à Memmingen, un enclos pour des poulets. Le cimetière d'Altstrelitz (Strelitz-Alt), à Mecklenburg-Vorpommern, qui datait du XVIII^e siècle, est actif jusqu'à sa démolition en 1937, quand son bâtiment principal est converti en local d'élevage de poules. Dans la ville de Hannoversch Münden, c'est une scierie que l'on voit s'installer sur le terrain du cimetière²².

Les bombardements et la guerre aérienne sèment à leur tour la destruction dans l'enceinte des cimetières. Les morts mêmes sont parfois littéralement déplacés. Dans la capitale berlinoise, le plus grand cimetière juif du Reich et d'Europe, Weißensee, ne s'arrête pas de fonctionner, mais les bombes alliées anéantissent plusieurs bâtiments et environ 4 000 tombes²³. Il en va de même début 1945 du cimetière de Nuremberg, qui date des années 1860, où des édifices et plusieurs centaines de sépultures sont dévastés. Dans plusieurs grandes villes allemandes, on emporte des pierres tombales juives pour la protection des habitants « aryens » : elles serviront de murs de renforcement aux abris antiaériens. Entre 1940 et 1942, la municipalité de Vienne fait l'acquisition de quasiment tous les cimetières juifs et leurs terrains dans la ville²⁴. Elle prévoit une zone de loisirs à l'emplacement du cimetière juif de Währing, où se trouvent 9 000 tombes individuelles et caveaux de famille qui ont déjà subi des profanations considérables. Elle en rase également une section pour construire un abri antiaérien, détruisant ainsi quelque 2 000 tombes. Entre 1942 et 1943, des anthropologues du musée d'histoire naturelle de

20. E. Raim, *Nazi Crimes...*, op. cit., p. 180, 183.

21. *Ibid.*, p. 181. Cf. A. Wirsching, « Jüdische Friedhöfe », art. cit., p. 1n2; Tina Walzer, *Der jüdische Friedhof Währing in Wien. Historische Entwicklung, Zerstörungen der NS-Zeit, Status quo*, Vienne, Böhlau, 2011, p. 59-60.

22. http://www.alemannia-judaica.de/juedische_friedhoeefe.htm (consulté le 11 mai 2020); E. Raim, *Nazi Crimes...*, op. cit., p. 181-183.

23. Dietmar Strauch et Regina Borgmann, *Adagio - Feld O. Biographische Recherchen auf dem Jüdischen Friedhof in Berlin-Weißensee*, Berlin, éd. Progris, 2008, p. 115.

24. T. Walzer, *Der jüdische Friedhof Währing...*, op. cit., p. 58.

Vienne exhument les dépouilles du cimetière pour un projet d'« études raciales²⁵ ». La Gestapo donne l'ordre de raser le cimetière juif le plus vieux de Berlin, situé sur la Grosse-Hamburger-Strasse, en 1943. Des abris antiaériens sont construits sur le site, avec des pierres tombales pour renforcer les parois, « alors que les os des morts sont négligemment jetés de côté ». Au printemps 1945, au cimetière de Schönhauser Allee, les pierres « sont arrachées de terre pour servir à la construction de barricades et d'obstacles antichars²⁶ ».

Certains cimetières sont « réaffectés » non seulement à un usage commercial mais aussi pour des logements. Celui de Greifswald, sur la côte baltique, qui date des années 1860, est largement démantelé en 1941-1942 afin d'y installer une caserne pour la Wehrmacht. Quant à celui de Ludwigslust, au sud de Schwerin, construit au XVIII^e siècle, il est rasé pendant la période nazie et, à partir de 1944, le terrain est utilisé pour des habitations. Au nord de Crivitz, le cimetière établi en 1776 subit le même sort et est utilisé comme camp de prisonniers soviétiques. Il en va de même à Bad Kissingen, qui date du début du XIX^e siècle et est fermé en 1942. Les détenus vivent dans les locaux « *Tahara* », où l'on préparait auparavant les morts pour l'enterrement²⁷. Dans le cimetière juif du district d'Ohlsdorf, à Hambourg, fréquenté par diverses communautés juives, on compte peu de funérailles après octobre 1941 et presque aucune n'est enregistrée après la fin mai 1943. Au printemps de la même année, des casernes sont érigées pour héberger les habitants dont les foyers sont détruits par les bombardements alliés. Les lieux sont néanmoins démolis à leur tour quelques mois plus tard. En 1944, des employés municipaux de Hambourg s'engagent dans des projets de reconstruction des casernes dans le cimetière, cette fois pour accueillir les juifs de la ville vivant en mariages mixtes²⁸.

25. *Ibid.*, p. 63-71, sur les exhumations pour « recherches anthropologiques ». Sur l'intérêt du Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschland d'exhumer les tombes juives pour des études craniologiques et ostéologiques, voir A. Wirsching, « Jüdische Friedhöfe », art. cit., p. 22-23.

26. Roger Moorhouse, *Berlin at War: Life and Death in Hitler's Capital, 1939-45*, Londres, The Bodley Head, 2010, p. 264.

27. Les cimetières juifs deviennent parfois le prolongement des sites de détention dans les territoires occupés par l'Allemagne en Europe de l'Est également. Par exemple, dans un camp du SD à Gomel (aujourd'hui au Bélarus), des civils – 200 hommes environ et des femmes –, suspectés d'avoir des liens avec des partisans ou de violer les règles d'occupation sont détenus dans des « conditions carcérales ». Selon certaines informations, la section des hommes est déplacée dans le cimetière juif en dehors de la ville à l'été 1943. Staatskomitee für Archive und Aktenführung der Republik Belarus, *Handbuch der Haftstätten für Zivilbevölkerung auf dem besetzten Territorium von Belarus 1941-1944*, Minsk, Nationalarchiv der Republik Belarus, 2001, p. 107.

28. Herbert Diercks, *Friedhof Ohlsdorf. Auf den Spuren von Naziherrschaft und Widerstand*, Willi-Bredel-Gesellschaft Geschichtswerkstatt e.V., Hambourg, Ergebnisse-Verlag, 1992, p. 106.

D'autres communautés allemandes imaginent la conversion de ces espaces en lieux de loisirs et en terrains de jeux pour les non-juifs. À Haigerloch, au sud-ouest de Stuttgart, on envisage même une piste de ski²⁹. Dans la ville de Brandenburg, près de Berlin, le cimetière du XVIII^e siècle est saccagé au cours du pogrom de novembre et la morgue détruite, mais il continue à être utilisé pour des enterrements juifs jusqu'à relativement tard (décembre 1942). Par la suite, on projette de le transformer en terrain de sport pour l'usine de Brennabor-Werke. Il faut également souligner que, d'autre part, les cimetières juifs d'Allemagne deviennent polyvalents, à savoir que certains fonctionnaires les affectent aux morts « racialement indésirables ». À Barth, sur la côte baltique, après des décennies d'usage pour une communauté juive, le cimetière devient la dernière demeure d'innombrables internés de camp de concentration, prisonniers de guerre, travailleurs forcés et enfants de travailleuses forcées soviétiques.

Dans son histoire de la mort dans Berlin en guerre, Monica Black montre avec force comment, même après le décès, les lignes « raciales » sont observées dans l'Allemagne nazie³⁰. Elle soutient que les juifs, les travailleurs forcés étrangers et les prisonniers de guerre soviétiques se voient encore davantage exclus ou rabaissés par les pratiques de l'enterrement. Malgré les perturbations considérables à Berlin dans les dernières années de la guerre, elle conclut que ces « distinctions raciales érigées autour de la mort à partir de 1933 sont maintenues, et ce pour ainsi dire jusqu'à la dernière minute de la guerre³¹ ». On trouvera des scénarios semblables ailleurs dans le Reich. Dans la ville de Petershagen, au nord-ouest de l'Allemagne, les prisonniers d'Europe de l'Est décédés étaient généralement enterrés dans le cimetière juif³². Paradoxalement, il semble que les efforts des autorités locales pour empêcher les juifs d'être inhumés dans les cimetières municipaux aient « sauvé » un certain nombre de cimetières³³. Cependant, l'intensification de la guerre aérienne par les Alliés marque un tournant dans les dernières années du conflit : les autorités ont du mal à faire face au nombre de

29. E. Raim, *Nazi Crimes...*, *op. cit.*, p. 183.

30. Monica Black, *Death in Berlin: From Weimar to Divided Germany*, New York, Cambridge UP, 2010, p. 121, et cf. p. 148-149.

31. *Ibid.*, p. 10.

32. Voir Andrea Tech, *Arbeitserziehungslager in Nordwestdeutschland 1940-1945*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003, p. 223-225. On a pu préserver ces informations en partie parce que le transport des corps, mal couverts, perturbait les habitants.

33. A. Wirsching, « Jüdische Friedhöfe », art. cit., p. 13-15, 20.

morts³⁴. Les cercueils et les moyens de transporter les corps se font rares. Des « tombes d'urgence » parsèment le paysage urbain tandis qu'il devient physiquement impossible de se rendre auprès des caveaux individuels « habituels³⁵ ». À Berlin par exemple, une bonne partie du cimetière juif sur la Grosse-Hamburger-Strasse, déjà rasé, est convertie tard dans la guerre afin de faire face au besoin de fosses communes pour les soldats morts et les civils tués dans les bombardements et les combats. Pendant les derniers mois de la guerre, l'armée allemande utilise alors le cimetière juif de Francfort-sur-l'Oder pour enterrer ses soldats.

Marquer la mort dans les communautés juives de la période nazie

Alors que de nombreux cimetières juifs d'Allemagne et d'Europe occupée sont reconvertis, fractionnés, voire rasés, d'autres continuent à répondre aux besoins des morts et des vivants. Ici et là subsistent des îlots d'espaces relativement protégés pour les juifs du Reich et d'Europe occupée. Certains cimetières sont officiellement maintenus en l'état dans le simple but de faire face aux nouveaux décès. L'historienne Beate Meyer note que, dans le Reich :

Le seul point du budget que l'on peut considérer comme religieux est l'entretien du cimetière. On ne peut nullement y voir une concession à la réglementation religieuse, mais plutôt la conséquence directe d'une peur des autorités (notamment en temps de guerre) face au danger d'une possible épidémie due à un mauvais entretien des cimetières ou des bombardements³⁶.

Quant aux juifs d'Allemagne, ils utilisent également leurs cimetières pendant l'époque nazie pour d'autres fonctions, parfois inédites, tant qu'ils ne sont pas fermés d'office ou profanés. Jusqu'aux grandes déportations de la guerre, les lieux offrent d'autres possibilités de travail, pour les personnes qualifiées ou non. Il semble que ce soit notamment le cas pour les hommes et femmes temporairement exemptés de déportation parce qu'ils vivent en mariage mixte³⁷. Pendant longtemps, on utilise les cimetières pour dispenser une formation professionnelle en agriculture, préparant ainsi ceux qui

34. *Ibid.*, p. 147, et cf. p. 111, 118, 128-130.

35. *Ibid.*, p. 137.

36. Beate Meyer, *A Fatal Balancing Act: The Dilemma of the Reich Association of Jews in Germany, 1939-1945*, New York, Berghahn, 2013, p. 229, et cf. p. 154.

37. www.go2war2.nl/print.asp?artikelid=4613 (consulté le 14 janv. 2018).

vont partir en Palestine. Les enfants âgés de 14 ans ou moins dont les écoles ont été fermées en juin 1942 et qui ne sont pas encore affectés aux travaux forcés viennent s'ajouter aux adultes chargés de l'entretien des cimetières. Exception faite du cimetière Weißensee du rabbin Martin Riesenburger, à Berlin, ils représentent souvent « les seuls à rendre un dernier hommage aux défunts³⁸ ».

Au fur et à mesure que les possibilités de célébrer les services religieux se réduisent drastiquement, certains se déroulent en secret et parfois, comme dans les locaux des cimetières³⁹. Ceux-ci faisaient également office de caches temporaires, quoiqu'instables, tant pour les personnes que pour les objets du culte. Weißensee présente une originalité, car il reste ouvert alors que nombre d'autres sites finissent par fermer ou être convertis à d'autres usages. Les membres de la communauté juive encore présents utilisent ces locaux pour cacher des centaines de rouleaux de la Torah volés à d'autres communautés dissoutes de toute la Prusse – beaucoup survivront à la guerre⁴⁰. Le cimetière devient alors un espace vivant, et pas seulement pour ceux qui s'y cachent. Le rabbin Martin Riesenburger et sa femme vivront à Weißensee après des bombardements plus intenses que jamais sur la ville⁴¹. Ce nouveau rôle, inversé, se retrouve bien au-delà des villes allemandes : le cimetière juif de la rue Okopowa, à Varsovie, vient au secours de quelques habitants du ghetto quand, avant sa destruction, il offre une bonne couverture pour des activités clandestines. Situées à la frontière de la section « aryenne » de la ville, des ouvertures dans ses murailles permettent de faire passer des marchandises qui entrent et sortent du ghetto sur les chariots des pompes funèbres. On sait par des témoignages de l'époque que « les Allemands ne contrôlent pas les chariots par peur du typhus, ainsi les cortèges funèbres emportent plus que des cadavres⁴² ». Par ailleurs, l'herbe trouvée dans les cimetières fournit aux ateliers du ghetto un matériel précieux pour la tapisserie.

38. B. Meyer, *Fatal Balancing Act*, op. cit., p. 143.

39. *Ibid.*, p. 229-230.

40. Voir Hannah Arendt, Confidential Field Report No. 16, JCR, Inc., 18 fév. 1950, Wiener Holocaust Library, collection 561 ; Martin Riesenburger, *Das Licht verlöschte nicht. Ein Zeugnis aus der Nacht des Faschismus*, (éd.) Andreas Nachama et Hermann Simon, Teetz, Hentrich & Hentrich, 2003, p. 27-28, 84-85 ; B. Meyer, *Fatal Balancing Act*, *ibid.*, p. 143-44.

41. Hermann Simon, « Martin Mosche ben Chajim Riesenburger (1896-1965) » in M. Riesenburger, *Das Licht...*, op. cit., p. 28.

42. Barbara Engelking et Jacek Leociak, *The Warsaw Ghetto: A Guide to the Perished City*, New Haven, Yale UP, 2009, p. 86, 275-76, 454-55.

Le cimetière devient alors l'un des rares lieux où l'on peut continuer à pratiquer une certaine forme de religion. Il n'en reste pas moins que, même s'ils sont plus ou moins préservés, la disposition des communautés juives à observer des rituels religieux immuables autour de la mort se trouve fortement remise en question sous le régime nazi même avant-guerre. Avant les déportations de masse, elles apprennent souvent la mort de proches en camp de concentration, et parfois même, reçoivent aussi une boîte ou une urne censée contenir leurs cendres. Les fonctionnaires nazis rapportent les tristes nouvelles avec une cruauté toute calculée⁴³. Les chefs religieux et les cimetières juifs du Reich doivent soudain décider comment gérer les enterrements tardifs. Quant aux cendres des morts (assassinés), les mettre en terre présente diverses contradictions avec les pratiques funéraires juives, notamment l'obligation de procéder aux inhumations le plus vite possible. Les archives des communautés juives montrent que, même à l'intérieur du Reich, les restes des prisonniers des camps arrivent souvent deux mois après leur décès, soit bien au-delà des délais prescrits pour un enterrement traditionnel⁴⁴. Les persécutions au cours de la Shoah rendent impossibles les soins qu'apporte la *hevra kadicha* (assemblée chargée de l'inhumation) aux défunts, ou le rite de la shivah et la prière du kaddish, ajoutant « une nouvelle couche de déshumanisation dans le processus⁴⁵ ». Partout, et quelles que soient les diverses sensibilités religieuses, les juifs se trouvent ainsi confrontés à la perte d'êtres chers sans la présence de rituels fortement ancrés dans la tradition⁴⁶. Même dans les ghettos de Pologne occupée, fils et filles doivent batailler pour la moindre information sur la dernière demeure lointaine de leurs parents puis trouver les moyens de décorer la tombe avec le respect qui leur est dû⁴⁷. Le rôle des administrateurs funéraires change également : ils ouvrent

43. Jan Lambertz, « The Urn and the Swastika: Recording Death in the Nazi Camp System », *German History* 38, n° 1 (2020), p. 77-95.

44. Un certain nombre de règles et de décisions rabbiniques (*responsa*) aux problèmes spécifiques à la Shoah ont été collectées et publiées.

45. Jürgen Matthäus, avec Emil Kerenji, Jan Lambertz, et Leah Wolfson, *Jewish Responses to Persecution*, vol. III : 1941-1942, Lanham, AltaMira, 2013, p. 369.

46. Les difficultés pour respecter les rituels associés à la mort des êtres chers étaient loin d'être un problème réservé aux juifs survivants d'Europe, particulièrement dans les derniers mois de la guerre. Voir Richard Bessel, « The Shadow of Death in Germany at the End of the Second World War » in Alon Confino, Paul Betts, et Dirk Schumann (éd.), *Between Mass Death and Individual Loss: The Place of the Dead in Twentieth-Century Germany*, New York, Berghahn Books, 2008, p. 51-68, ainsi que le récit plus développé de Monica Black dans *Death in Berlin*.

47. Pour un exemple poignant, voir la lettre d'Anny Feldmann, une Viennoise « évacuée » vers le district de Lublin dans le Generalgouvernement, adressée au Conseil juif de Łódź à l'automne 1941. J. Matthäus et al., *Jewish Responses to Persecution*, op. cit., p. 370.

de nouvelles sections pour les urnes et s'adaptent pour accueillir les nombreuses personnes qui se suicident la veille de leur départ en déportation⁴⁸.

En Allemagne, ce sont des délégués ou des intermédiaires (*Vertrauensmänner*) de l'Association des juifs du Reich (*Reichsvereinigung der Juden in Deutschland*) sous le régime nazi qui sont amenés à s'occuper de plus en plus de l'organisation des funérailles. Ainsi, le bénévole et ancien avocat Erich Schlesinger à Gleiwitz se souvient :

Quand on enterrait un membre de la Communauté, je m'assurais que nous observions les rites dans le plus grand respect des règles [...] et je prononçais l'éloge funèbre sur la tombe. À l'époque, j'étais le président, le *shammes*, le *hazan* et le rabbin tout à la fois⁴⁹.

Quant aux visites au cimetière, plus qu'un moment pour se souvenir des morts, elles deviennent l'occasion de faire passer des informations cruciales à un cercle d'amis qui se réduit comme peau de chagrin. On ne perd cependant pas de vue les agressions et la terreur du quotidien : on est de moins en moins nombreux à assister aux funérailles, la peur d'être pris dans une rafle est bien réelle. À Weißensee par exemple, un bureau de la Gestapo se trouve juste en face des portes du cimetière, et au risque de croiser ses agents vient s'ajouter un arrêté selon lequel les visiteurs « doivent traverser la rue en restant perpendiculaire au trottoir, pas en biais. S'ils traversent en diagonale, ils se dirigent tout droit dans un piège de la police⁵⁰ ». (Par la suite, la communauté juive a obtenu la permission de poser un panneau d'avertissement à l'entrée du cimetière.)

Comme le montrent bien les récits de Victor Klemperer sur Dresde en guerre, l'enterrement devient le moment où ceux qui accompagnent le défunt – les juifs endeuillés toujours moins nombreux qui subsistent dans le Reich – peuvent constater le déclin physique précipité de leurs connaissances. Ces occasions les forcent à affronter le fait que pour eux aussi, les jours sont comptés. Se rappelant les funérailles d'un homme nommé Grünbaum pris dans une rafle et envoyé à Auschwitz, Klemperer avance :

48. Sur le nouveau « champ » d'urnes aménagé au cimetière de Weißensee, voir Regina Borgmann et Dietmar Strauch, *Der Jüdische Friedhof in Berlin-Weißensee. Ein Wegweiser durch seine Geschichte*, Berlin, éd. Progris, 2003, p. 36-37 et cf. 27.

49. B. Meyer, *Fatal Balancing Act*, *op. cit.*, p. 337 ; voir le tableau p. 337-38, cf. p. 347.

50. *Ibid.*, p. 166 et 211-212n288. R. Moorhouse, *Berlin at War...*, *op. cit.*, p. 263, avance également l'hypothèse que la Gestapo à Berlin avait placé le rabbin Riesenburger à Weißensee et l'y gardait « afin de [l']utiliser comme "paratonnerre" et attirer les juifs en fuite, qu'ils pouvaient alors capturer ».

Ce fut en quelque sorte notre devoir dominical et même presque un peu notre plaisir dominical que de participer aux inhumations. Il arrivait fréquemment que deux ou trois urnes nous parviennent ensemble; tout en rendant honneur aux morts, on avait l'occasion de retrouver les compagnons d'infortune venant d'autres maisons de juifs [*Judenhäuser*] et d'autres entreprises⁵¹.

Forgée dans des circonstances inédites, cette camaraderie se paie terriblement cher. Après avoir assisté à plusieurs cérémonies à Dresde un jour d'été 1942, Klemperer remarque :

Je me souvins de ce géant de cordonnier [Feldmann] puis je vis cette toute petite, petite urne. Alors la pensée de l'extinction s'approcha encore plus près et me fit frissonner encore plus que le cercueil devant moi⁵².

Avec une sensation prémonitoire, il observe :

Ce qui est particulièrement épouvantable est la manière dont les chapeaux haut-de-forme glissent sur le visage émacié des hommes, la manière dont il souligne l'usure de leur costume⁵³.

Le déclin physique alarmant des participants lors de ces rassemblements exacerbe son sens du danger, ses perspectives d'avenir qui rétrécissent, sa propre mort, imminente. Reconnaisant à peine des gens qu'il n'avait pas vus depuis quelques semaines, il ne parvient pas « à se débarrasser de ce frisson insensé de plus devant le tombeau minuscule, devant la destruction absolue de la forme extérieure⁵⁴ ». Klemperer survivra à la guerre.

Le saccage de cimetières juifs et de sites commémoratifs d'après-guerre se poursuit au hasard. Les marques de l'éradication nazie persistent dans toute l'Allemagne grâce à la restauration de cimetières qui se déroule lentement, tant que faire se peut malgré les ordres des forces alliées d'occupation. Après 1945, les enquêtes, et surtout les poursuites judiciaires des pilleurs et des profanateurs, restent rares. Les individus et les fonctionnaires qui ont acquis des terres ou ont d'une manière ou d'une autre réalisé des profits sur le dos des communautés juives empêchent les efforts de restitution⁵⁵. Le

51. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, Albin Michel, 1996, trad. de l'allemand par Élisabeth Guillot [éd. originale : 1947], p. 245.

52. V. Klemperer, *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten. Tagebücher 1942-1945*, Berlin, Aufbau, 1995, 5 juillet 1942, p. 156.

53. *Ibid.*, p. 155.

54. *Ibid.*, 10 août 1942, p. 202.

55. E. Raim, *Nazi Crimes...*, *op. cit.*, p. 184, et cf. Tina Walzer sur l'administration de la municipalité viennoise in *Der jüdische Friedhof Währing...*, *op. cit.*, p. 76.

cas de Josef Ständer, chef de district pour le parti nazi à Osnabrück, relève plutôt de l'exception puisqu'il est inculpé et condamné à la prison pour recel : en 1944, il avait utilisé les pierres tombales d'un cimetière juif pour paver la cour de son domicile. Avec un état d'esprit bien différent de Gerz et son projet de Sarrebruck, l'homme avait dissimulé au regard les vieilles inscriptions en hébreu et en allemand en plaçant la pierre face contre terre⁵⁶. Nathan Rosenberger, un survivant que les occupants alliés avaient affecté aux affaires juives régionales à Baden après la guerre, raconte à un ami rabbin l'enquête qu'il mène sur les cimetières juifs de la région en juin 1947. Il en a trouvé un en bon état, mais « sur Wallbrunnstrasse, on pourrait à peine détecter que le vieux cimetière en avait jamais été un si l'on n'apercevait pas ici et là le socle d'une pierre tombale. Certaines avaient été déplacées au bord de la piste menant au *Schützenhaus* ». Il rapporte également une réunion avec le maire de la ville « qui ne veut pas se souvenir qu'il n'y ait jamais eu de pierres tombales⁵⁷ ». L'amnésie sur ce qui est arrivé aux cimetières juifs d'Allemagne – la production de leur invisibilité – a longtemps baigné dans les intérêts personnels, ceux des nombreux résidents et fonctionnaires qui pillaient, dénudaient et démantelaient ces sites pour leur propre gain et pour le plaisir.

Mort aux monuments

Dans un hommage complexe, renversé, le « dessous » de la Schlossplatz de Sarrebruck nous rappelle ce qui est peut-être la forme commémorative la plus ancienne, persistante et ordinaire d'Europe : le cimetière. À travers leur ensemble bien ordonné de 2 146 pavés, Gerz et son équipe nous invitent à une réflexion sur l'invisibilité des violences antijuives en Allemagne au cours de la période nazie. Ils ont « enterré » le paysage commémoratif d'une époque lointaine, non pas pour cautionner le processus de l'oubli ni la négation du visuel, mais pour susciter une conversation. On pourrait toutefois contredire

56. E. Raim, *Nazi Crimes...*, *op. cit.*, p. 185.

57. Nathan Rosenberger à Ludwig Bloch Sinthern, 3 juin 1947, USHMM, RG14.061M, rouleau 46. Rosenberger a déployé un effort immense pour tenter de remettre le cimetière juif de Freiburg en ordre au cours des années qui ont suivi la guerre. Il faisait de son mieux pour répondre aux questions d'anciens réfugiés sur l'état des tombes de leurs parents ou de leurs grands-parents : voir correspondance, Rosenberger à Julie Reis, 4 août 1947, et Rosenberger à Fred Wolf Reiwald, 26 mai 1946, toutes deux à l'USHMM, RG-14.061M, rouleau 2.

Gerz et ses collaborateurs sur ce qu'ils ont accompli. Les cimetières ne sont que de pauvres symboles pour une population qui a perdu jusqu'au droit d'être inhumée dans des tombes gravées, sur des terrains bien entretenus aux côtés de leurs proches et leurs ancêtres. Il nous manque un consensus culturel pour déterminer comment la Shoah devrait être représentée et ce qui, de ces événements, peut être « rendu visible ». Ce que l'on sait, c'est que la plupart des victimes n'ont pas été enterrées dans des cimetières juifs traditionnels et que ces institutions avaient leur propre passé, complexe et varié, en temps de siège. On sait aussi qu'au bout du compte, nombre de ces lieux que nomme le contre-monument de Sarrebruck ont « disparu » d'abord et avant tout par le truchement des violences antijuives et de la cupidité, non pas par la faute de notre mémoire défaillante. ■